

Des jeunes femmes

Véronique Papineau

Numéro 142, septembre 2014

Ridicule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Papineau, V. (2014). Des jeunes femmes. *Moebius*, (142), 51–60.

VÉRONIQUE PAPINEAU

Des jeunes femmes

Quand j'ai vu que maman portait ses boucles d'oreilles en perles, j'en ai eu un électrochoc au cœur, et j'ai compris que lui annoncer ce que j'avais appris au sujet de papa serait encore plus difficile que prévu.

J'étais la première arrivée chez elle, ni Max ni Louise n'étaient encore là. J'ai laissé tomber mon sac à main par terre et suivi ma mère à la cuisine, où elle finissait de préparer le repas. Avec sa blouse blanche, sa jupe à motif pied-de-poule et ses cheveux cendrés qu'elle avait bouclés juste sous les oreilles, elle était aussi mignonne que si elle recevait pour le réveillon de Noël. J'avais apporté du vin rouge et, tout en répondant à ses questions usuelles sur mon travail (oui, j'avais assez de contrats pour réussir à manger), sur mes amours (non, il n'était pas question que mon couple avec Jérémie renaisse de ses cendres) et sur mon appartement (oui, je faisais le ménage toutes les semaines), j'ai débouché la bouteille et l'ai vidée dans une carafe. « Juliette, sers-nous du blanc en attendant que celui-là respire un peu. » Maman a pointé le réfrigérateur du menton. J'ai rempli deux coupes du sauvignon qu'elle gardait au frais, tout en me demandant à quel moment le dévoilement de ma nouvelle ferait le moins de dégâts. Ce n'était pas la fin du monde. Du moins, j'avais réussi à m'en convaincre durant les derniers jours et, aussi improbable et sordide que cela m'aurait paru une semaine plus tôt, je m'étais même vaguement habituée à l'idée. Le plus important était que je m'étais juré de ne pas ressortir de chez maman tant que je n'aurais pas craché le morceau. Quitte à me saouler pour y arriver.

Quelques minutes plus tard, Louise est arrivée accompagnée de Claude. Avec un soupir de soulagement, elle s'est laissée choir dans l'un des canapés du salon et a retiré ses talons hauts. «Merci mon Dieu d'avoir inventé les week-ends!» a-t-elle soupiré en renversant la tête sur le dossier. «Ainsi que la mousse au chocolat.»

Notre mère a crié depuis la cuisine: «Tu travailles trop!» Et Claude a hoché la tête en signe d'assentiment. «Je n'arrête pas de lui dire.» Louise a fait semblant de ne rien entendre et s'est levée pour aller embrasser maman. Comme celle-ci s'appêtait à soumettre ma sœur et son mari à la même série de questions à laquelle j'avais eu droit, j'ai décidé de m'éclipser sur la terrasse pour fumer une cigarette.

Notre mère vivait au onzième étage de son immeuble et bénéficiait d'une vue unique sur la montagne et le centre-ville. C'étaient les premiers jours du mois de mai, et les bourgeons venaient tout juste d'éclorre, laissant sortir de minuscules feuilles vertes qui formaient des boules phosphorescentes. Je me suis assise à la petite table de jardin où maman déjeunait durant les beaux jours et j'ai tiré une première bouffée de nicotine avant de presser mon front dans ma main.

Il y avait plus de trois ans que nos parents étaient divorcés; cette séparation, à l'époque, nous avait complètement déstabilisés ma sœur, mon frère et moi, même si nous étions adultes depuis belle lurette. Nos parents étaient mariés depuis 35 ans et leur union était à nos yeux inébranlable. Il ne nous serait jamais venu à l'esprit de les imaginer l'un sans l'autre. Mais l'incroyable s'était produit. Un soir d'automne, ils nous avaient réunis à la table de la cuisine et papa avait déclaré: «Votre mère et moi allons divorcer.» Je me rappelle le long silence abasourdi qui avait suivi. Puis Max avait posé la seule question intelligente possible: «Mais pourquoi?» Nos parents s'étaient regardés, gênés, chacun espérant que l'autre prendrait la parole et répondrait pour les deux. C'est maman qui avait fini par avouer: «Il est temps pour nous de prendre des chemins différents.» À l'entendre, on aurait cru qu'elle était l'héroïne d'une comédie romantique de fin d'après-midi. Louise s'était insurgée: «On ne décide pas de prendre

des chemins différents après 35 ans de mariage ! Avez-vous pensé à faire une thérapie de couple au moins ? » Et là, à notre plus grand étonnement, maman avait confessé qu'ils consultaient une psychologue depuis quatre mois et que c'était grâce à elle qu'ils en étaient venus à ce constat. « Mais c'est qui, cette psy ? » avait simplement fait Louise. Puis papa avait secoué la tête : « Notre décision est prise. Ce n'est pas facile pour nous non plus. » Et maman s'était sentie obligée d'ajouter : « Ce n'est pas votre faute. » Dans la voiture, au retour, Louise s'était exclamée : « Et dire que l'an dernier, on s'est tapé l'organisation de leurs noces de rubis ! »

Par la suite, ils s'étaient vus de temps à autre, à Noël notamment, alors que Louise recevait tout le monde chez elle. Désormais, côte à côte, ils donnaient l'impression d'être des connaissances de longue date qui n'avaient plus grand-chose à se dire. Sans que la présence de l'un excède l'autre, ils prenaient tout de même soin de ne pas abuser des minutes passées dans la même pièce. Leur relation postconjugale et son succès étaient maintenus grâce à un équilibre qu'ils s'ingéniaient à ne pas rompre. Maman n'avait plus le droit de reprocher à papa son mauvais emploi des auxiliaires être et avoir, et papa, que les tics de maman tels que son habitude de claquer la langue quand elle était nerveuse irritaient, ne se permettait plus de le lui faire savoir. Max, Louise et moi étions bien conscients qu'ils se donnaient tout ce mal pour nous, et ce, même si la garde partagée ou le prix de la pension alimentaire n'étaient pas des sujets qui les concernaient. Il s'agissait plutôt d'une question de respect et d'un désir de maintenir la paix au sein de la famille, malgré leur divorce. C'étaient du moins les conclusions que nous en avions tirées. En écrasant ma cigarette dans le bac à fleurs, je me suis demandé si cette paix pourrait encore être maintenue après que j'aurais dévoilé ce que je savais sur papa.

À l'intérieur, le rire de Louise fusait. Elle en était à mimer une anecdote incluant la prise de sa température vaginale. Ma sœur essayait de tomber enceinte. « Dans mon temps, faire des enfants était beaucoup plus simple, avait commenté maman. Je n'ai jamais pris ma température ailleurs que sous la langue. »

Mon téléphone a alors émis un sifflement. C'était Max qui m'envoyait un texto: «J'amène quelqu'un.» J'ai grimacé. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'une intruse. Une quinzaine de minutes plus tard, j'ai fait entrer Max et sa copine, qu'il nous a présentée. Elle se prénomme Aline. C'était une brunette anguleuse avec de grands yeux verts et une bouche mince. Sa nervosité était palpable et Max s'en amusait. «Je t'avais bien dit qu'ils te considéreraient tous comme un bonbon à croquer!» Elle avait ri, esquissant un sourire beaucoup trop large pour être naturel.

Alors que Louise et moi apportions les assiettes sur la table, Aline expliquait à Claude la nature de son emploi. Elle s'occupait des communications pour une banque alimentaire, ou quelque chose comme ça. J'écoutais distraitement, trop absorbée pour m'intéresser à la nouvelle petite amie de Max. J'essayais encore de trouver la meilleure phrase pour mon entrée en matière. Je m'étais d'abord dit que je me pointerais tôt chez maman et que je lui apprendrais tout avant l'arrivée des autres. Puis, craignant de gâcher son souper, j'avais écarté cette idée et m'étais plutôt fait la suggestion de parler à maman au dessert. Ou plutôt après le dessert. Je prétendrais vouloir en griller une et trouverais un prétexte pour qu'elle m'accompagne sur la terrasse. Ou quelque chose comme ça. «Juliette! Hé ho! Tu reviens avec nous?» Louise avait claqué des doigts et tout le monde me fixait en riant, s'amusant de mon air ahuri. Seule Aline souriait poliment. Nous venions de terminer le plat principal et je n'avais presque rien dit du repas. C'est alors que je me suis rendu compte que Max parlait de papa. Il racontait une anecdote, à l'intention d'Aline. C'était une histoire de camping et de kayak, il relatait la fois où papa était tombé de son embarcation et que ses lunettes de prescription s'étaient retrouvées au fond du lac. Maman, qui n'avait jamais appris à conduire les voitures à transmission manuelle, avait eu droit à un cours accéléré afin que toute la famille puisse rentrer à la maison le lendemain – papa, grand myope depuis l'adolescence, ne possédant ni lunettes de rechange ni verres de contact. J'avais à peu près 13 ans lorsque cette histoire de lunettes

perdues en eaux troubles était survenue. Après cette mésaventure, nos parents s'étaient disputés, ce qu'ils faisaient rarement. J'ai jeté un regard à maman, elle souriait au souvenir de cet épisode qui s'était teinté d'humour avec les années. Elle tripotait la perle de son oreille gauche en secouant la tête. Mon Dieu, ai-je songé encore une fois, pourquoi a-t-elle mis ses perles ce soir ? Après son alliance, c'était son bijou le plus précieux, celui qu'elle portait lors des grandes occasions. Depuis le divorce, je ne me rappelais pas l'avoir vue les porter. Et là, ce même soir où je m'apprêtais à lui apprendre que l'homme qu'elle avait aimé durant plus de 35 ans s'apprêtait à refaire sa vie, les perles avaient ressurgi de leur tombeau. Eh merde, que j'ai pensé.

Maman s'est levée pour aller à la cuisine. Louise avait redirigé la conversation vers sa nouvelle assistante, une jeune femme de tout juste 20 ans qui disait des choses comme « Ça me fait turbo plaisir ! » ou encore « Yolo ! » censé être le nouveau carpe diem. Il n'y avait rien de plus déstabilisant, selon Louise, qu'une expression dont elle ignorait le sens.

J'ai entendu maman sortir les assiettes pour le gâteau. J'ai eu envie d'aller la rejoindre, mais j'avais les deux fesses clouées à ma chaise, j'étais incapable de bouger. Je me sentais comme une grenade sur le point d'exploser, dégoupillée, vivant sur des secondes empruntées. Les allusions à papa et ces anecdotes sur lui m'avaient poussée dans mes derniers retranchements. Heureusement, la conversation avait bifurqué ; en effet, je me sentais incapable d'entendre un seul autre mot sur notre paternel sans déclarer ce que je savais. Je n'y tenais plus. Mais Max, que le sujet de la nouvelle assistante de Louise n'intéressait pas autant que de s'attendrir sur les clowneries de papa, ne l'entendait pas de cette façon. Tout ce qu'il désirait, aurait-on dit, c'était démontrer à sa conquête à quel point sa famille possédait un passé savoureusement cocasse. Il a saisi la carafe de vin et a rempli nos verres, s'étirant pour se rendre jusqu'à moi. « Juliette, tu te souviens de la fois où papa s'était déguisé en lion pour l'Halloween ? » Louise se rappelait : « Oh oui ! Maman lui avait fait une

crinière avec un vieux t-shirt jaune orange!» « Papa va se remarier », ai-je fini par balancer.

Une seconde plus tard, j'ai retrouvé sur les yeux de Louise et de Max, fixés sur moi, la même expression effarée qui les avait saisis à l'annonce du divorce de nos parents. L'instant d'après, nous est parvenu de la cuisine un bruit de verre brisé et, conséquemment à ces deux réactions, j'ai senti d'un coup que toute la chaleur emmagasinée dans mon corps s'était logée dans mes oreilles. Tout compte fait, il ne m'avait servi à rien d'élaborer un plan puisque je n'en respectais pas un seul point. Claude s'est levé et s'est dirigé vers la cuisine, il y est entré au moment où maman en sortait. Elle me regardait aussi, plus interloquée que choquée.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Maman, viens t'asseoir, s'il te plaît. Je ne voulais pas te l'annoncer comme ça, mais...

— Qu'est-ce que tu chantes ? s'est écriée Louise. Papa n'a même pas de copine, à ce que je sache ! S'il avait rencontré quelqu'un, il nous l'aurait dit. Qui t'a dit ça ? C'est lui ?

Maman s'est réinstallée sur le bout de sa chaise, les fesses presque dans le vide. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Aline, dont le visage prenait une expression embarrassée. La pauvre venait d'être catapultée dans une scène familiale à la tournure incertaine qui lui faisait sûrement regretter d'être là. Elle avait retiré ses coudes de la table et s'était adossée à sa chaise. Max, au contraire, s'était penché en avant.

— Papa ne peut pas se remarier, il a 63 ans !

Louise avait roulé les yeux.

— T'es tellement insignifiant, Max !

— Laissez parler Juliette !

Maman avait levé sa main en signe d'autorité, comme lorsque nous étions enfants et qu'elle gérait nos disputes. Louise et Max se sont tus. Maman a adouci sa voix.

— Juliette, qu'est-ce que tu sais ?

J'ai pris une grande inspiration pour m'insuffler un peu de courage. Ce n'est pas la fin du monde, que je me suis répétée.

— Il y a deux semaines, Caroline a rencontré papa à Cuba.

— Notre cousine? a fait Max aussi étonné que si Caroline avait enfreint une quelconque interdiction de sortir du pays.

— Oui, notre cousine. Et le hasard a voulu qu'ils logent au même hôtel.

— Bon, on a saisi, s'est impatientée Louise. Et alors?

— Caroline m'a téléphoné à son retour. Elle m'a dit que papa était là-bas... avec une fille.

— Une fille?

Louise avait les sourcils en accent circonflexe. J'ai regardé maman sans pouvoir lire autre chose qu'une sorte de terreur sur son visage. Louise s'apprêtait à me bombarder de questions, je pouvais le voir à son agitation; Max, quant à lui, restait sur le qui-vive, comme s'il se tenait prêt à déguerpir si ce que j'allais dire le rudoyait trop. En le regardant, j'ai pensé: Tant pis! Lâche la bombe! Ce n'était pas le temps d'être délicat ou de tenter de ménager qui que ce soit.

— Oui, papa était avec une fille de là-bas, une Cubaine... Prenant une grande inspiration, j'ai continué d'un trait: Elle s'appelle Luna elle a 19 ans ils se connaissent depuis un an et papa lui envoie de l'argent tous les mois depuis qu'il l'a rencontrée il a l'intention de l'épouser et de la faire venir ici.

Derrière maman, j'ai vu Claude, qui était demeuré sur le seuil de la cuisine, appuyé au chambranle, une main sur la hanche. Il semblait attendre le bon moment pour revenir s'asseoir. Après un bref silence halluciné, Louise a frappé la table de sa paume.

— Mais c'est ridicule! C'est n'importe quoi, cette histoire! Il s'est fait embobiner par cette fille!

Max me dévisageait, comme si je m'apprêtais à crier «Poisson d'avril!» et que tout ce que je venais de dire n'était qu'une invention tordue pour mettre du piquant dans notre souper. Aline fixait la saucière au milieu de la table en se mordant la lèvre inférieure. J'ai tourné la tête vers notre mère, et Louise et Max ont fait de même. Louise continuait de crier au scandale.

— Cette nymphette va le laver, c'est ça qu'elle va faire. Tout ce qu'elle veut, c'est sortir de son trou et vivre aux crochets de notre père! Il a trois fois son âge! Il va faire un fou de lui, il va devenir la risée de la famille. Il faut

faire quelque chose pour l'en empêcher. Il ne doit pas l'épouser!

Maman s'est alors levée brusquement, si vivement en fait que sa chaise s'est renversée. Sans prendre la peine de la remettre en place, elle est sortie sur la terrasse et a refermé la porte derrière elle. Louise a planté ses yeux dans les miens.

— Es-tu bien certaine de tout ce que tu viens de dire, Juliette? Caroline aurait pu mal interpréter ce qu'elle a vu.

— Elle lui a parlé, Louise. C'est papa lui-même qui lui a tout raconté.

— Il a préféré se confier à elle plutôt qu'à ses propres enfants!

— Quand on voit ta réaction, ai-je lancé du tac au tac.

Louise a ouvert la bouche pour riposter, puis l'a refermée. Elle s'est ensuite tournée vers Max.

— Et toi, tu ne dis rien?

Max a haussé les épaules, dépassé. Puis Louise s'est souvenue de la présence de son mari.

— Claude, tu as entendu?

Claude a hoché la tête sans rien dire.

— Bon sang!

Louise s'est levée pour aller rejoindre maman, mais j'ai posé ma main sur son bras.

— J'y vais, Louise.

Dehors, j'ai trouvé maman debout, les bras croisés sur sa poitrine, ses mains couvrant ses coudes. Le vent manipulait dans tous les sens une boucle de cheveux sur son front. « Il faudrait de la pluie. » Elle fixait la montagne et je me suis placée à côté d'elle, comme si le fait d'avoir le même point de vue constituait le départ naturel de notre conversation. Je sentais le besoin de m'excuser; même si je n'étais nullement responsable des actions de papa, j'étais la messagère, celle qui avait transmis la mauvaise nouvelle, et j'en éprouvais du remords.

— Maman, ai-je commencé, mais elle m'a coupé la parole.

— Je le savais, Juliette. Pour ton père.

J'ai avalé ma salive de travers. Je me suis tournée vers elle et j'ai articulé:

— Tu étais au courant?

— Depuis des mois. C'est lui-même qui me l'a appris. Mais... je ne savais pas qu'il voulait l'épouser et la faire venir ici. Je croyais que... je croyais que ça lui passerait.

Elle a posé ses doigts sur le ciment de la balustrade, comme elle l'aurait fait sur le clavier d'un piano. Elle parlait lentement, soudain lasse, comme si toute cette histoire avait drainé en quelques minutes son énergie. Sans pouvoir retenir une note d'agacement dans ma voix, je lui ai demandé :

— Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

Au lieu de répondre à ma question, elle a ajouté :

— Eh bien, Juliette, on dirait que ton père est amoureux, après tout.

Elle ne me regardait pas, elle semblait rentrée à l'intérieur d'elle-même et, pour la première fois de ma vie, j'ai vu ma mère comme la jeune fille qu'elle devait avoir été lorsqu'elle avait rencontré papa et qu'elle en était tombée amoureuse, alors qu'elle était moins âgée que je ne l'étais présentement. Cette fille-là, je ne l'avais pas connue, j'avais été élevée par la mère, j'avais réussi à créer des liens de complicité et d'amitié avec la femme, mais la fille fragile de 22 ans, la jeune personne chamboulée par ses premiers émois amoureux, je la percevais comme il ne m'était jamais arrivé de le faire.

Papa avait une autre personne importante dans son quotidien, une personne qui avait pris la place laissée vacante par le divorce. J'ai compris à quel point tout ça lui faisait mal. Cet ex-mari retraité qui trouvait refuge dans les bras d'une Cubaine tout juste sortie de l'adolescence, ça signifiait également que papa refaisait sa vie.

Bien sûr, on dirait toutes sortes de choses sur papa ; l'histoire devait déjà être en train de se propager, comme une épidémie de cancans. Dans la famille on s'en délecterait, tout en se félicitant que ça n'arrive pas sous son toit. Et on plaindrait notre mère, on la prendrait en pitié, on avancerait qu'elle ne s'était pas remise de ce divorce, alors que papa s'envoyait une jeune femme dont elle aurait presque pu être la grand-mère. Mais à quoi bon penser à tout ça ? Le cœur de papa, son ancien amoureux, battait pour une autre personne. Le vrai drame était là.

Maman a soupiré. « Et puis, il peut bien faire ce qu'il veut, je m'en fous. » C'était la première fois que j'entendais ma mère utiliser ce verbe. Elle devait être arrivée à un point d'exaspération inhabituel pour que même son vocabulaire s'en trouve transformé. J'ai passé mon bras autour de ses épaules et je l'ai serrée contre moi.

Parce que je savais que je ne pouvais rien dire qui la consolait tout à fait, j'ai penché la tête vers son oreille et j'ai murmuré : « C'est juste une fille, maman. » Elle a hoché la tête, puis elle a répété : « Oui, c'est juste une fille. »